

SOMMAIRE

CAUSERIE Jacques Mauprat.
ÉVOCATION (poésie) Adrien Charbogne.
LES FRÈRES ZEMGANNO (suite) Edmond de Goncourt.
LE CAPITAINE DENIS Roger des Varennes.
L'OURS ET L'AGENT Eugène Fourrier.
LA DETTE D'UNE MORTE (suite) F. Allombert.
CHRONIQUE DES BOULES X.
L'ÉLÉGANCE ET LE CONFORT E. B.
NOTES GRAVURES RECETTES CULINAIRES.
RÉCRÉATIONS ET JEUX D'ESPRIT.

FEUILLETON

— MAISON VIDE Jules Claretie.

GRAVURES

LES CRISES, fragment du tableau de RUSSEL. — DESSINS AMUSANTS. — ROYANNAIS ET VERCORS : La forêt de Lente ; Le mont Tuez ; Les Charbonniers, croquis par G. GIRRANE. — LA MODE.

CAUSERIE

Un incident assez curieux vient de se produire à Paris, à propos d'une pièce de MM. Lavedan et Lenôtre, *Varennes*, représentée actuellement au théâtre dirigé par M^{me} Sarah Bernhardt, et qui porte le nom de la célèbre tragédienne.

Au cinquième tableau de ce drame les auteurs font dire à Marie-Antoinette, personnifiée par M^{me} Sarah Bernhardt, que son arrestation, au moment où, avec Louis XVI et ses enfants, elle fuyait à l'étranger, avait eu lieu dans une boutique d'épicier.

Le ton, comme on dit, fait la chanson, et c'est précisément le ton sur lequel le mot *épicier* est prononcé, qui a donné lieu à l'incident.

La façon dont M^{me} Sarah Bernhardt appuyait sur la seconde syllabe de ce mot a vivement déplu aux épiciers présents à la première représentation de l'ouvrage, qui y ont vu une sorte de mépris pour l'honorable corporation à laquelle ils appartiennent, et c'est le rédacteur en chef de leur organe spécial qui s'est fait, dans une lettre rendue publique et, ma foi, très bien tournée, l'écho de leurs protestations.

Un passage de cette lettre est à citer, car il contient une appréciation des plus originales sur la politique extérieure de l'Angleterre et donne une des raisons, qui en vaut bien d'autres, de ses féconds résultats.

« Si les Anglais, dit fort judicieusement l'auteur de la lettre, s'acheminent tout doucement vers l'empire du monde, c'est parce qu'ils sont en tous lieux de parfaits épiciers. Soyons donc un peu moins « professions libérales », et si nous voulons grandir et prospérer, ne méprisons pas l'épicier et ne craignons pas de l'être nous-mêmes. La grandeur de notre nation est à ce prix... »

C'est fort bien dit, vraiment, et l'on ne

peut que savoir gré à notre confrère du moniteur de l'épicerie de nous indiquer ainsi le moyen de développer la prospérité commerciale de la France.

Aussi j'aime à croire qu'aux représentations suivantes, M^{me} Sarah Bernhardt, justement soucieuse de l'avenir du pays, n'aura pas hésité à donner pleine satisfaction aux représentants de l'épicerie en enlevant à la syllabe incriminée le ton déplaisant dont les intéressés s'étaient montrés froissés.

Quant aux auteurs, j'ose supposer qu'ils n'auront pas été fâchés de la bonne et gratuite réclame que ce petit incident a fait à leur pièce, d'une manière tout à fait imprévue. Tout est donc pour le mieux, puisque tout le monde y gagne, y compris la caisse de l'éminente directrice-actrice.

Autre incident maintenant, où il n'est plus question de théâtre, mais où une autre branche de l'art et l'épicerie encore, toujours elle, se trouvent en jeu.

Celui-ci a été soulevé par la fédération des artistes musiciens, laquelle proteste contre le catalogue d'une grande maison d'épicerie de la capitale, qui propose à sa clientèle les articles suivants : « Fournitures pour noces, cuisine, pâtisserie, plantes vertes, personnel, orchestre... ».

Ce dernier mot a fait bondir la fédération tout entière. Comment ! a-t-elle dit, on nous assimile à des accessoires de banquets ! Nous figurons dans le catalogue côte à côte avec les gâteaux et les palmiers en pots ! Pourquoi pas, pendant qu'on y est, à côté des bocaux de cornichons et des boîtes de sardines à l'huile ? On nous débite comme des petits fours et on nous livre à domicile ! Ah ! c'est trop fort !

Et la fédération fait entendre des protestations véhémentes contre la maison d'alimentation qui se livre à son égard à ces blessants rapprochements.

Je suis absolument de son avis ; seulement qu'y faire ? Mettre à l'index l'éditeur du catalogue ? Cela, certes, est très facile, et c'est peut-être bien ce qui a été fait déjà. Mais si le mouvement se généralise parmi les principaux fournisseurs d'épicerie, les intérêts des membres de la fédération se trouveront gravement lésés, et ce sera très fâcheux.

Espérons qu'on n'en viendra pas là, et que tout pourra s'arranger à la satisfaction des musiciens et des fournisseurs. Il y a là, en tout cas, pour le rédacteur en chef du journal attiré de l'épicerie parisienne, une nouvelle occasion de se distinguer.

Qu'il reprenne sa bonne plume de Tolède et adresse aux deux parties en litige un de ces appels bien sentis dont il a le secret. Un précédent est là qui prouve qu'il sait fort bien donner la note juste ; plus que tous autres, les artistes musiciens s'y montreront sensibles et l'incident se terminera bientôt dans un accord parfait.

Jacques Mauprat.

ÉVOCATION

Il me plaît d'évoquer au retour de l'automne
Le souvenir des jours ensoleillés défunts,
Et de sentir flotter dans cet air monotone
Des fleurettes d'été les bienfaisants parfums.

Un long regard jeté sur le passé rapide
Éveille des pensées tristes, mais il me plaît,
Même à ce prix, de boire à la source limpide
Et d'abreuver mon âme au soleil de juillet ;

De revivre le peu de nous qui seul demeure :
Notre vieille personnalité d'autrefois ;
D'entendre susurrer, avant qu'elle ne meure,
Les échos affaiblis de sa berceuse voix.

De quoi vivons-nous donc, sinon de choses mortes,
D'un pleur jadis versé, d'un pétale pâli
Et de feuilles sans nom dansant aux seuils des portes ?
De quoi mourrons-nous donc, si ce n'est de l'oubli ?

Le fugitif bonheur, charmant objet fragile
Qu'un appui très léger semblait soutenir,
C'est l'urne de cristal, c'est le vase d'argile
Qui repose sur les ailes du souvenir.

Adrien Charbogne.

Les Frères ZEMGANNO

Par Edmond de GONCOURT

— SUITE —

LXXIX

Les deux frères finissaient leur petit dîner, quand le plus jeune dit à l'aîné :

— « Gianni, avant que ça finisse aux Champs-Élysées, je veux aller une fois au Cirque ? »

Gianni, songeant à l'amertume que devait rapporter son frère de cette soirée, lui répondait :

— « Eh bien, quand tu voudras... mais dans quelques jours. »

— « Non, c'est ce soir, ce soir que je veux y aller, oui, ce soir, » reprit Nello, prenant ce ton subjuguant de la parole, avec lequel autrefois, il entraînait l'indécision de son frère à faire quelque chose qu'il désirait.

— « Allons-y, dit Gianni, d'un air résigné, je vais dire à la vacherie qu'on aille nous chercher un fiacre. »

Et il aida son frère à s'habiller, mais en lui tendant ses béquilles, il ne put s'empêcher de lui dire :

— « Tu t'es déjà pas mal fatigué aujourd'hui, tu devrais attendre un autre jour. »

Nello, de sa bouche moitié rieuse, moitié tendre, fit la moue d'un enfant dont le caprice demande à n'être pas grondé.

En voiture, il était joyeux, parleur et plein de gaietés amusantes qu'il interrompait par d'aimables et ironiques : « Voyons, dis-le, ça te fait de la peine de me voir comme ça ? »

On arriva devant le Cirque. Gianni prit son frère dans ses bras, le descendit, et, quand celui-ci se fut établi sur ses béquilles et que tous deux allaient se diriger vers la porte :

— « Pas encore », fit Nello, devenu tout à coup sérieux à la vue du bâtiment aux

rosaces flamboyantes et d'où s'échappaient de sonores bouffées de musique.

« Oui, pas encore, voilà des chaises, asseyons-nous un instant. »

C'était un jour de la fin d'octobre, pendant lequel il avait plu toute la journée, et à la fin duquel on ne savait pas bien s'il ne pleuvait pas encore, de ces jours d'automne de Paris, où son ciel, sa terre, ses murailles semblent se fondre en eau, et où, à la nuit les lueurs du gaz sur les trottoirs sont comme des flammes promenées sur des rivières. Dans l'allée déserte, aux deux ou trois silhouettes noires noyées dans le lointain aqueux, des feuilles crottées, soulevées par les rafales, accouraient vers les deux frères, et tout autour de leurs pieds, les rondes ombres des sièges d'innombrables chaises de fer, projetaient, sur le sol mouillé, l'apparence d'une de ces inquiétantes légions de crabes escaladant le bas d'une page d'un album japonais.

Soudain se fit entendre dans l'intérieur du Cirque un bruit d'applaudissements, de ces applaudissements de peuple qui font l'effet de piles d'assiettes cassées dégringolant des cintres aux galeries des premières.

Nello tressaillit, et son frère vit ses yeux se porter sur les deux béquilles placées à côté de lui.

— « Mais il pleut ! » fit Gianni.

— « Non, » répondit Nello comme un homme qui est à sa pensée et qui répond sans avoir entendu.

— « Eh bien fréro, voyons, entrons-nous enfin ? » dit Gianni au bout de quelques minutes.

— « Tiens, mon envie est passée... oui, j'aurais honte de moi auprès des autres... appelle une voiture... et retournons. »

Pendant le retour, il fut impossible à Gianni d'arracher une parole à son frère.

LXXX

Le jeune frère avait maintenant des journées de complet découragement pendant lesquelles il se refusait à marcher, restant tout le jour étendu sur son lit, en disant qu'il n'était pas en train.

Gianni l'emmenait voir le chirurgien qui l'avait soigné. Il donnait, une seconde fois, l'assurance à Nello qu'il marcherait sans béquilles, un jour, prochainement. Mais de vagues paroles du chirurgien, de dubitatives interrogations, en un de ces soliloques pendant lesquels les hommes de la science se parlent à eux-mêmes, de phrases où il était question de solidification de l'articulation tibio-tarsienne, de la difficulté d'une flexion de la jambe droite sur le pied dans l'avenir, Nello rapportait aux Ternes l'inquiétude de ne pouvoir plus sauter, de ne pouvoir plus faire les exercices qui demandent la flexibilité et le ploiement du bas des jambes.

LXXXI

Peu à peu, sans qu'ils se la communiquassent, se glissait, chez chacun des frères, la pensée désespérante que l'œuvre et le bonheur de leur vie, l'association dans laquelle ils avaient mis en commun les amitiés et les adresses de leurs deux corps, était toute proche de ne plus être. Et cette pensée qui n'avait été d'abord chez eux que l'éclair traversant un cerveau que l'appréhension timorée d'une seconde, qu'un de ces doutes mauvais et fugaces, aussitôt

Feuilleton du PROGRÈS ILLUSTRÉ

7

LA MAISON VIDE

PAR

JULES CLARETIE

Reynière, volontiers renfermé, enfouissant au plein de son cœur sa souffrance, laissait parfois échapper, mais devant Herblay seul, le secret de fureurs que le marin eût certainement autrefois regardées comme des faiblesses.

— L'impassibilité n'est point la force, disait-il volontiers, à son bord, mais la force véritable est toujours maîtresse d'elle-même.

Le malheur avait amèrement changé tout cela.

Reynière éprouvait comme un besoin de confier à son vieil anti toutes ses souffrances.

— Au moins, Herblay, toi, tu n'en riras pas, disait-il souvent. Comprends-tu mon état d'esprit, mon pauvre ami ? Je suis amoureux d'une morte. Voilà mon désespoir et mon remords, Herblay. Cette femme, cette Blanche que j'ai tuée, je la revois là, étendue, pâle, ses beaux cheveux noirs traînant dans son sang ; cette femme que j'ai surprise dans un rendez-vous d'amour.

je me demande encore si elle était coupable ; il n'y a pas de doute possible, et je doute. Et quoi ! coupable comme elle l'était, je l'aime encore ! La nuit, chacun de mes rêves me montre Blanche vivante encore, me regardant avec ses grands yeux doux. Quel supplice ! Moi vivant, mon ami, mon pauvre Herblay, je suis comme attaché à cette morte par une chaîne que rien, rien ne peut briser. Et cette souffrance, je l'aime. Et ces heures de cauchemar sinistre qui me font me redresser debout sur mon lit, les yeux pleins de larmes qui brûlent, je les aime, je les réclame, comme les seules heures de ma vie où j'existe réellement. Que me fait tout ce qui s'agit autour de moi ? Rien. Ce qu'il y a de vrai pour moi, c'est ce fantôme, ce fantôme à qui je tends les bras et à qui je crie : Pardonne ! C'est qu'en vérité, vois-tu, je l'adore ; oui, cette femme que j'ai tuée, tuée, tuée de ma main, ah ! misérable ! je l'aime ! Je l'aime à finir dans un cabanon, en forenéc, à Bicêtre ! Elle a menti, et je lui pardonne ; elle m'a trompé, elle m'a trahi, et je lui pardonne. Je donnerais tout, sur mon honneur il me semble que je commettrais l'action qu'on voudrait, pour pouvoir la faire revivre, ranimer ce cadavre, entendre cette voix et te savoir encore auprès de moi, Blanche, chère et bien-aimée Blanche !

L'amiral s'efforçait d'ailleurs de se maîtriser et de se remettre de tels élans qui le minaient et qui effrayaient vraiment le docteur Vernier, devenu, depuis deux

années, profondément attaché à Reynière. C'était souvent avec préméditation que M. Herblay, dans leurs propos, ramenait la pensée du comte vers l'ennemi inconnu qui avait si lâchement déterminé la catastrophe.

— Ce que je voudrais savoir, disait l'avocat, c'est le nom du misérable qui t'a fait remettre chez moi...

— La lettre ? disait alors Reynière avec des éclairs dans les prunelles. Quand je pense que je ne saurai peut-être jamais... Jamais ! jamais ! Il y a en ce monde un misérable qui a armé ma main, qui a fait de moi l'assassin de mon bonheur, et ce bandit je ne le connais pas. Et cette justice, cette police qui a cherché sans rien trouver ! Personne. Au fait, qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Une écriture contrefaite, c'est un masque sur le visage. Ah ! celui qui a commis cette infamie, si le sort me le livrait jamais, il me semble, tiens Herblay, que je le déchirerais avec mes ongles !

L'avocat était enchanté : cette juste haine d'un inconnu était plus saine pour l'amiral que cet amour d'outre-tombe pour la pauvre Blanche.

Le temps, il est vrai, apaisait un peu Reynière. Ou plutôt l'amiral parvenait à dissimuler sa souffrance ; elle était aussi déchirante, mais moins apparente, bien que plus d'un la croyait étouffée. On avait vu, l'été précédent, M. de Reynière à Vichy, et on l'avait trouvé presque aussi bien portant qu'autrefois. Les femmes, particu-

lièrement, avaient été d'avis que la douleur seyait bien à son visage. L'amiral avait été là-bas le lion de la saison. Les femmes vaporeuses, avides de se sentir aimées, disaient assez volontiers à leurs maris, et d'un ton d'envie ennuyée : « Ah ! ce n'est pas vous qui me tueriez comme lui ! »

Herblay et le docteur Vernier seuls ne se trompaient pas sur l'état réel de la santé de Reynière. Au point de vue physique et au point de vue moral, le comte était terriblement affecté. Le médecin redoutait une maladie de cœur, ou tout au moins une anémie. Il fallait, à tout prix, contraindre Reynière à se distraire, et c'était à la suite de véritables adjurations de Vernier que l'amiral avait consenti à réapparaître dans un salon de Paris.

— Lisez, marchez, montez à cheval, allez au spectacle, cherchez la distraction à tout prix, répétait le docteur. Si vous ne faites pas cela, vous vous suicidez.

— Docteur, répondait alors l'amiral, vous rappelez-vous ce déjeuner de chasse chez Herblay, où je vous racontais qu'une paysanne du bourg de Batz m'avait prêté que je me tuerais deux fois ? Eh bien, Victoire Tranchart pourrait avoir raison, tout à fait. Elle a déjà deviné à moitié. Tuer ce qu'on aime le plus au monde, docteur, c'est bien un suicide, je pense, et cela je l'ai fait.

— Raison de plus pour en rester là, disait le médecin, essayant de sourire. L'amiral, à la fin, céda. Il avait eu pour